mants; mais ce précieux produit y est, relativement, encore moins abondant que l'or; de sorte que l'exploitation en est tout à fait négligée. Le minerai de fer, le cristal de roche et d'autres pierres précieuses se montrent partout en grande abondance; mais toutes ces richesses ne sont guère appréciées par les habitants. L'élève des bêtes à cornes est la principale industrie du pays, qui renferme d'immenses prairies où le bétail peut paître et prospérer en toute liberté. Les bœufs sont conduits aux marchés du littoral de l'extrême nord et de Rio-Janeiro, où ils arrivent après deux ans de marche, non sans avoir fait, bien entendu, de longues stations pendant le parcours, pour faciliter l'engraissement.

Le territoire de cette province fut exploré en premier lieu, au commencement du siècle dernier, par des aventuriers de Saint-Paul, sous la conduite de Manoel Correa, qui y découvrit de l'or. En 1607, Bartolomeo Bueno visita les sites où fut fondée depuis la ville de Goyaz, capitale de la province. Cette ville est bâtie sur une mine d'or qui n'a jamais été exploitée. Quelques habitants font parfois des fouilles derrière leurs maisons, où ils trouvent le précieux métal, qui est d'une grande pureté.

GOYAZ, autrefois *Villa-Boa*, ville du Brésil, ch.-l. de la province de son nom, à 976 kilom. N.-O. de Rio-Janeiro, sur le Vermelho; 8,000 hab. Evêché, siége du gouverneur, de la cour criminelle de la province, du collége des finances. Elle est défendue par une forteresse. Les principaux édifices sont: le palais du président, celui de la municipalité, la douane, la cathédrale et cinq chapelles. L'instruction est donnée gratuitement dans un lycée et soixante-six écoles primaires répandues dans toute la province et fréquentées par environ 1,500 enfants des deux sexes. La ville est coupée en deux par le rio Vermelho, affluent de l'Araguaya, et sur lequel il y a deux ponts. Elle est d'une médiocre importance, et le développement du progrès ne s'y fait guère plus remarquer que dans le reste de la province.

GOYEN (Jean-Joseph VAN), peintre hollandais. V. VAN GOYEN.

GO-YENYOU, empereur du Japon, né en 1357 de notre ère, mort en 1393. Il fut proclamé à quatorze ans, et du vivant de son père, Kwogou II, dans le nord du Japon, qui était alors divisé en deux Etats. Pendant son règne, il fut en lutte presque constante avec l'empereur du midi du Japon, et abdiqua en 1382 en faveur de son fils Moto-Fito. Cet empereur fut appelé pendant sa vie *Wo-Fito*.

GOYÈRE s. f. (go-iè-re). Art. culin. V. GOUGÈRE.

GOYERS DE BULENS (Jacques), théologien et historien belge, né à Malines en 1719, mort à Bruxelles en 1809. Il entra dans les ordres, devint curé dans le diocèse de Malines, chanoine d'Anderlecht, censeur des livres, quitta la Belgique pendant l'invasion française, et revint, en 1798, dans son pays natal. Goyers de Bulens étaient lié avec les hommes les plus savants de la Belgique et de la Hollande. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres: *Continuatio historiæ ducatus Geldriæ* (Bruxelles, 1806).

GOYET (Eugène), peintre, élève de Gros, né à Chalon (Saône-et-Loire) en 1798, mort en 1857. Il s'est acquis une solide réputation dans la peinture religieuse par le goût sévère de ses compositions, la pureté de son dessin, la vérité de son coloris. Nous citerons de cet artiste: *Saint Etienne*, à Notre-Dame-de-Lorette; les *Quatre évangélistes*, à Saint-Médard; le *Christ au Jardin des Oliviers*, à Saint-Louis-d'Antin; un *Christ en croix*, à Chalon-sur-Saône; *Saint Germain l'Auxerrois*, à la cathédrale de Montpellier; *Saint Leu guérissant les malades*, à l'église de Saint-Leu.

GOYON (Charles-Marie-Auguste, comte DE), général français, né le 19 novembre 1802, mort à Paris en 1870. Il sortit de l'Ecole de Saint-Cyr en 1821, pour entrer dans un régiment de chasseurs à cheval. En 1825, il était lieutenant aux cuirassiers. Six ans après, il devint capitaine de hussards, et fut fait successivement lieutenant-colonel (1843) et colonel de dragons (1848). C'est à la tête du 2e régiment de cette arme, surnommé à cette époque les *demoiselles de M. de Goyon*, qu'il joua, en mai 1848 et en juin 1849, un rôle dont la réaction et l'empire lui gardèrent une si vive reconnaissance. Appelé devant la haute cour de Bourges, il y raconta l'arrestation de Sobrier, avec un sans-façon que les journaux de son bord trouvèrent de très-bon goût. « Comme je savais, disait-il, que le gaillard était capable d'endoctriner mes soldats, j'avais choisi deux Alsaciens qui n'entendaient pas le français, et je leur avais dit en allemand: « S'il fait mine de s'enfuir, » brûlez-lui-moi la cervelle. » — « Et que ré» pondirent-ils? » fit à demi-voix M. le pré» sident Bérenger. — « Ce qu'ils me répondi» rent? dit M. de Goyon. Mais ce que m'au» rait répondu tout mon régiment: *Ia, ma* » *golonel!* » M. le président ne trouva rien à dire. De Goyon était dès lors entièrement gagné à la cause impérialiste. Il fut nommé général en 1850, puis commandant de l'Ecole de cavalerie de Saumur.

Au coup d'Etat du 2 décembre, il se montra l'un des complices les plus résolus de l'usurpateur. La récompense ne se fit pas longtemps attendre. Au commencement de 1853, il fut nommé aide de camp de l'empereur et, avant la fin de la même année, général de division. Au commencement de 1859, il fut chargé du commandement de la division d'occupation envoyée à Rome pour contenir le mouvement révolutionnaire. Il fut rappelé l'année suivante; mais l'agitation italienne et l'entrée des troupes piémontaises dans les Etats de l'Eglise décidèrent, à la fin de 1860, le gouvernement français à envoyer à Rome de nouvelles troupes, et le général de Goyon fut choisi pour prendre le commandement en chef du corps d'occupation. Il se montra plein de zèle pour la défense du gouvernement romain, et sa position à Rome ne tarda pas à être presque aussi politique que militaire. Mais s'il n'y a en France qu'une manière d'être clérical, il y en a beaucoup à Rome. Malgré ses sentiments catholiques bien connus, de Goyon se trouva bientôt en désaccord avec M. de Mérode, alors proministre des armes. Entre *hommes de guerre*, les querelles sont promptes à s'envenimer, et quand le guerrier est compliqué d'un dévot... Bref, le général français fut un jour si grièvement offensé, qu'il faillit s'oublier tout à fait et fut à peine retenu par son respect pour la soutane. « Je ne puis vous donner un soufflet, s'écria-t-il, mais regardez-le comme donné. » C'est le fameux *soufflet moral* dont il fut alors tant parlé. Et, le jour même, le général de Goyon déclara qu'il n'aurait plus de rapports désormais qu'avec le cardinal Antonelli. Sa présence à Rome se prolongea jusqu'au mois de mai 1862. A son départ, il reçut du pape Pie IX le grand cordon de Grégoire-le-Grand, et, à son arrivée à Paris, il fut élevé à la dignité de sénateur.

Au commencement de 1868, le général de Goyon fut chargé du grand commandement militaire dont Toulouse était le chef-lieu; mais il occupa peu de temps cette haute position, car le 19 novembre il atteignait l'âge de soixante-cinq ans, et il passa dans le cadre de non-activité. Un seul fait signala depuis l'existence du général. Son gendre, M. Séguier, procureur impérial à Toulouse, n'ayant pas voulu subir le rôle policier que lui imposait le ministre de la justice, donna sa démission avec un certain éclat. Certains journaux bonapartistes osèrent accuser le général de Goyon d'avoir inspiré une résolution si hardie. L'honorable général crut devoir protester par une lettre à l'empereur; celui-ci reconnut, par une réponse rendue publique, la parfaite innocence du général, et tout fut dit.

En mai 1870, le général de Goyon mourut subitement dans sa voiture, d'une attaque d'apoplexie, en sortant d'une séance du Sénat.

GOYON D'ARSAC (Guillaume-Henri-Charles, vicomte DE), magistrat et écrivain français, né à Mézin (Guyenne) vers 1740, mort à Berlin vers 1805. Conseiller au parlement de Bordeaux, il consacra ses loisirs à la culture des lettres, devint membre de plusieurs académies, émigra à l'époque de la Révolution et alla terminer ses jours en Prusse. Goyon d'Arsac a laissé un grand nombre d'écrits qui consistent, pour la plupart, en discours sur des sujets proposés par diverses académies. Nous citerons, entre autres: la *Corruption du cœur est la première cause des égarements de l'esprit* (1778); *Quel serait le meilleur code des lois criminelles?* (1780); l'*Age d'or réalisé* ou les *Moyens de soulager le peuple, surtout les habitants de la campagne* (1780); *Mémoire sur le meilleur plan d'éducation pour le peuple* (1781); *Quels seraient les moyens d'administrer la justice avec le moins de frais et le plus de célérité?* (1784); *Quel serait le meilleur plan d'éducation pour les personnes du sexe?* (1786), etc.

GOZEH s. m. (go-zè). Sorte de pipe ou de chibouk en usage en Egypte.

GOZLAN (Léon), romancier français, né à Marseille le 1er septembre 1803, mort à Paris le 1er septembre 1866. Son père, riche armateur, ayant été ruiné par des corsaires anglais, le jeune Gozlan, dont les études n'étaient pas terminées, se vit obligé d'entrer comme sous-maître dans une institution de Marseille. Puis, désireux de rétablir sa fortune, il chargea un petit navire de vin de Champagne et s'embarqua pour l'Afrique; mais les bouteilles éclatèrent dans la traversée, et Gozlan, réduit à la dernière pauvreté, s'engagea comme matelot à bord d'un bâtiment qui allait faire le cabotage sur les côtes du Sénégal. En face de cette chaude et luxuriante nature, sa vocation de littérateur s'éveilla, et il éprouva le besoin d'écrire ses impressions. Le *Musée des familles* a inséré une relation très-intéressante de son voyage au Sénégal, et une petite nouvelle, publiée également dans ce recueil, *Pour avoir voulu imiter Robinson Crusoé*, raconte probablement une de ses aventures dans ces parages exotiques. Revenu en France, il n'était riche que d'un volume de poésies, encore étaient-ce des vers de prosateur; mais il les croyait excellents et fondait là-dessus de grandes espérances. Pour vivre, il dut entrer en qualité de simple commis chez un libraire. Bientôt, heureusement, grâce à la recommandation de son compatriote Méry, il parvint à faire passer quelques articles dans l'*Incorruptible*, puis il devint un des rédacteurs ordinaires du *Vert-Vert*, du *Figaro*, du *Corsaire*, et son esprit naturellement satirique, sa verve incisive et mordante trouvèrent là un aliment quotidien. Il fut un des rois de l'*article de genre*, alors dans toute sa nouveauté, et, malgré lui, même dans ses œuvres de longue haleine, il est toujours resté journaliste. Entré à la *Revue de Paris* du docteur Véron, avec une série de nouvelles et un roman qui est resté l'un de ses meilleurs, le *Notaire de Chantilly* (1836), il se fit remarquer, au milieu du grand mouvement littéraire de cette époque, par son talent d'observation, la finesse et l'originalité de son style, et, plus encore, par la tournure paradoxale de son esprit et de ses inventions. Il publia successivement *Washington*, *Levert et Socrate Leblanc* (1838), le *Médecin du Pecq* (1839), seconde partie d'une grande série dont le *Notaire de Chantilly* formait la première, et dans laquelle il s'était proposé d'étudier l'une après l'autre toutes les positions sociales; la *Dernière sœur grise* (1842), le *Dragon rouge* (1843), *Aristide Froissard* (1844), les *Nuits du Père-Lachaise* (1845), *Histoire de cent trente femmes* (1853), dramatique tableau d'une révolte à bord d'un navire anglais, qui transportait des filles perdues et des voleuses, et dont le fond est historique; le *Lilas de Perse* (1854), satire des mœurs littéraires et théâtrales sous Louis-Philippe; les *Jardies*, *Balzac en pantoufles* (1856), mémoires d'un grand intérêt sur Balzac, dont Léon Gozlan avait été le secrétaire; on y trouve les détails les plus curieux sur la vie intime de l'illustre romancier; les *Emotions de Polydore Marasquin* (1857); la *Folle du no 16* (1861); le *Vampire du Val-de-Grâce* (1862), deux études pseudo-médicales de l'invraisemblance la plus choquante. Dans toutes ces œuvres, Léon Gozlan a fait preuve des qualités les plus brillantes du conteur; l'invention est généralement remarquable, de même que la nouveauté des aperçus dans des sujets usés et le relief qui naît de l'excentricité ou du contraste des caractères; mais on y chercherait en vain une page émue; la raillerie, la verve ironique et gouailleuse étouffent le sentiment. A chaque instant on croit voir que l'auteur se moque de lui-même, et des lecteurs assez bénévoles pour s'intéresser à ses conceptions. Ses nouvelles, plus paradoxales encore que ses romans, ont été recueillies sous divers titres: les *Méandres* (1842); la *Nuit blanche* (1844); les *Vendanges* (1853); le *Tapis vert* (1855); la *Folle du logis* (1855). Les plus jolies sont la *Frédérique*, histoire d'une vieille tasse de porcelaine et des émotions dont sa possession est cause; *Comment on se débarrasse d'une maîtresse*, amusante boutade dont la conclusion est celle-ci: épousez-la; un *Homme arrivé*, satire de mœurs pleine de verve; *Vidocq chez Balzac*, galante et véridique aventure d'une dame de haut parage dont l'amant meurt d'une indigestion de fraises. Les *Petits Machiavels* sont une série de contes spirituellement troussés et que relie une idée commune. Enfin il faut mettre à part, dans l'œuvre de Gozlan, un livre moitié fantaisie, moitié histoire, les *Châteaux de France*, publié d'abord sous le titre de *Tourelles* (1837-1855, 2 vol. in-8o), et dans lequel il a essayé de fixer, à propos de vieilles demeures féodales, des souvenirs bien près de s'effacer avec ces monuments eux-mêmes. Les études consacrées à Chantilly, à Luciennes et à Rambouillet sont remarquables, non-seulement comme récit, mais encore au point de vue archéologique.

Ambitieux de toutes les renommées littéraires, Léon Gozlan a fait aussi du théâtre, avec une obstination que l'insuccès ne découragea jamais. La *Main droite et la main gauche*, drame en cinq actes (Odéon, 1842), fut assez bien accueilli; *Eve* (1843), et *Notre-Dame des Abîmes* (1845) tombèrent complétement; *Trois rois, trois dames* (1847), *Un cheveu blond* (1847), le *Lion empaillé* (1848), petites comédies-vaudevilles en un acte, réussirent, grâce à l'esprit du dialogue; la *Goutte de lait* (1848), satire piquante de la gentilhommerie parisienne, tomba sous les sifflets de ceux qu'elle mettait en scène; Gozlan ne la fit même pas imprimer. Le *Livre noir*, drame en cinq actes (1848); la *Queue du chien d'Alcibiade* (1 acte, Théâtre-Français, 1849); *Pied de fer*, drame en sept tableaux (Porte Saint-Martin, 1850); la *Fin du roman* (1 acte, Théâtre-Français, 1851); le *Coucher d'une étoile* (1 acte, Vaudeville, 1851); *Dieu merci, le couvert est mis* (1 acte, Palais-Royal, 1851); les *Paniers de la comtesse* (1 acte, Vaudeville, 1852); *Louise de Nanteuil*, drame en cinq actes (Vaudeville, 1854); le *Gâteau des reines*, comédie en cinq actes (Théâtre-Français, 1855); la *Famille Lambert*, comédie en trois actes (Vaudeville, 1857), attestèrent plutôt la persévérance de Gozlan qu'un véritable talent dramatique. Sauf le *Gâteau des reines*, aucune de ses grandes pièces ne s'est maintenue quelque temps sur l'affiche. Parmi ses bluettes, la *Pluie et le beau temps*, *Une tempête dans un verre d'eau* sont reprises parfois à la Comédie-Française et font partie du répertoire des troupes de province.

Léon Gozlan a, en outre, disséminé à tous les vents du journalisme une foule d'articles de genre et de causeries, où il gardait mieux que partout ailleurs sa vivacité d'allures et son brio d'écrivain fantaisiste. Il a fourni des pages excellentes à l'*Artiste*, au *Keepsake américain*, aux *Français peints par eux-mêmes*, et a contribué au succès des *Cent et un* par les morceaux intitulés la *Morgue* et le *Napoléon noir*. Il s'est jugé lui-même, avec sa causticité ordinaire, dans cette boutade: « J'ai trop écrit, et pas assez causé. Que restera-t-il de moi? Peut-être quelques pages d'*Aristide Froissard*, peut-être quelques chapitres des *Emotions de Polydore Marasquin*. Et, quant à mon théâtre, deux ou trois bagatelles, la *Pluie et le beau temps*, *Une tempête dans un verre d'eau*, des causeries de dix minutes! Drinn, drinn, drinn, c'est sur cet air-là que je m'en irai au cimetière de la postérité. » Nous ne voudrions pas être aussi sévère.

A la mort de Léon Gozlan, il se produisit un incident singulier; il appartenait à une famille juive et tout le monde le croyait juif; la veillée des morts fut faite par un rabbin; mais on découvrit dans ses papiers que sa mère, catholique elle-même, l'avait fait baptiser en secret: l'église le réclama à la synagogue. En réalité, il n'était ni juif ni chrétien, mais libre penseur.

Léon Gozlan était officier de la Légion d'honneur, président de la Société des gens de lettres, et président de la Société des auteurs dramatiques. En cette dernière qualité, sa manie était d'offrir sans cesse, puis de retirer sa démission. Comme on le conduisait au cimetière. « Il n'est pas mort, dit un de ses confrères; il a donné sa démission de la vie. — Hélas, répondit-on, c'est la seule qu'il ne pourra pas retirer. »

GOZLIN, évêque de Paris. V. GOSLIN.

GOZON (Déodat DE), grand maître des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, né au château de Gozon (Rouergue), mort en 1353. Il était simple chevalier de son ordre, lorsque, si l'on en croit une tradition, il délivra l'île de Rhodes d'un serpent monstrueux qui s'attaquait aux bestiaux et aux hommes. Le grand maître de l'ordre, Hélion de Villeneuve, le nomma peu après son lieutenant général, et, à sa mort, Gozon fut élu pour lui succéder (1345). Ce grand maître signala son administration en augmentant les fortifications de l'île de Rhodes et en rétablissant sur son trône le roi de la Petite Arménie, chassé par les musulmans.

GOZZADINI (Brandaligi DEI), chef du parti populaire à Bologne au XIVe siècle. Il était un des habitants les plus riches et les plus considérables de sa ville natale. Pour délivrer Bologne du joug que faisait peser sur elle le cardinal Bertrand du Poiet, il se concerta, en 1334, avec Colazzo dei Beccadelli, Bolonais comme lui, et avec le marquis d'Este, seigneur de Ferrare, souleva le peuple, qui massacra les soldats languedociens au service du légat, et assiégea celui-ci dans la citadelle où il s'était enfermé. Après un premier assaut, du Poiet capitula et quitta la ville, qui recouvra sa liberté. Gozzadini devint alors un des chefs de la république de Bologne; mais, à la suite d'intrigues de Taddeo de Pepoli, il fut assailli dans sa maison, se vit contraint de fuir (1337) et mourut dans l'exil.

GOZZE ou **GOZZO**, la *Gaulos* des anciens, île de la Méditerranée, à 6 kilom. N.-O. de l'île de Malte; 15 kilom. de long sur 7 de large, et 10 kilom. carrés de superficie. Capitale: Rabatto; 16,900 hab. Le sol, montagneux, mais fertile, produit principalement des céréales, des légumes et du coton. Dépendance de l'île de Malte, dont elle a toujours suivi le sort, elle possède plusieurs fortifications qu'on y a élevées dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, ainsi que les restes d'une construction cyclopéenne, située au sommet d'une montagne, et dite *Tour des Géants*. Grottes curieuses.

GOZZI (Gaspard), traducteur et critique italien, né à Venise en 1713, mort en 1786. Il appartenait à une famille noble et riche, qu'un amour immodéré du luxe précipita dans la misère. Obligé de travailler pour vivre, Gaspard se mit aux gages des libraires et des directeurs de théâtre, et traduisit, surtout du français, des livres et des comédies. La place d'inspecteur de la librairie, qu'il obtint de la république de Venise, lui permit de se livrer à des travaux plus importants. Nous citerons de lui: *Jugement des anciens poëtes sur la critique moderne du Dante* (1748), livre qui a commencé en Italie la restauration de la littérature nationale; *Lettres familières* (1755, 2 vol. in-8o); l'*Observateur vénitien* (1768, 12 vol. in-8o), journal de critique dans le genre du *Spectateur* d'Addison; le *Triomphe de l'humilité* (1759), poëme en quatre chants; le *Monde moral* (1760, 3 vol. in-8o), ouvrage philosophique et religieux; *Quelques écrits en prose et en vers* (1779). Ses œuvres complètes, *Opere in versi e in prosa*, ont été publiées à Venise (1759, 6 vol. in-8o). Gozzi doit surtout sa réputation à ses ouvrages de morale et de critique, remarquables par la solidité des pensées, l'élégance du style, une érudition variée et un goût des plus délicats et des plus sûrs. Sa probité, son désintéressement, la régularité de ses mœurs lui avaient attiré l'estime générale. Il avait épousé Louise Bergalli, femme poëte, très-spirituelle et très-aimable, mais âgée de dix ans de plus que lui, et dont l'humeur dominatrice et le besoin d'activité remuante lui causèrent plus d'un tourment.

GOZZI (le comte Charles), poëte dramatique italien, frère du précédent, né à Venise en 1718, mort vers 1801. Il s'éprit d'abord de la littérature française, traduisit plusieurs comédies de Th. Corneille et de Piron, et même les *Satires* de Boileau; mais, abandonnant bientôt cette voie, il demanda ses inspirations aux vieux *Contes des fées* de l'Italie, et se mit à composer une foule de pièces-féeries, toujours gaies, vives et brillantes, notamment: le *Roi cerf*, la *Dame serpent*, l'*Amour des trois oranges*, le *Petit oiseau d'un beau vert*, le *Monstre bleu turquin*, etc., qui firent pendant longtemps les délices du peuple de Venise. Il avait eu le soin de conserver les types populaires de *Pantalon*, de *Tartaglia*, de *Brighella*, qui revenaient invariablement dans chaque pièce, mais dans des situations toujours nouvelles, toujours comiques. Sous ces bouffonneries, écrites d'un style élégant, facile et piquant, il y avait une fine critique de mœurs, de l'originalité, un cachet tout national. C'était une réaction contre la *Gallomanie* de Goldoni; mais celui-ci finit par l'emporter. Gozzi était tombé dans un oubli profond, lorsque, bien plus tard, il fut revendiqué par l'école romantique comme un des créateurs du drame. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise (1772, 8 vol. in-8o), avec un *Supplément* (1791, 2 vol. in-8o). Outre ses comédies-féeries, elles contiennent des tragi-comédies: le *Triomphe de l'amitié*, *Doris* ou la *Femme résignée*, la *Femme vindicative*, la *Chute de doña Elvire, reine de Navarre*, *Deux nuits pénibles*, pièce tirée de Caldéron; la *Tartane chargée des influences pour l'année* 1757, satire en deux chants qui eût à son apparition un succès d'enthousiasme; la *Marfisa bizzarra*, épopée romanesque sur Charlemagne et sa cour, pleine des folies les plus étranges et souvent les plus gaies; le *Rapt des vierges castillanes*, poëme en deux chants, etc. Enfin, Charles Gozzi a publié les *Mémoires de sa vie* (Venise, 1798).

GOZZOLI (Benozzo), peintre italien, né à Florence en 1406, mort à Pise en 1478. Elève de Fra Angelico, Gozzoli s'inspira également de Masaccio, et son œuvre rappelle tour à tour la sérénité radieuse, la poésie mystique des vierges du premier et le faire magistral du second. Après un long séjour à Florence, il se rendit à Rome pour se perfectionner dans l'étude de l'antique, et c'est là sans doute qu'il trouva ces merveilles d'architecture qui formèrent plus tard les fonds de ses tableaux; la campagne romaine lui fournit aussi un grand nombre de paysages qu'il peignait avec une sûreté d'observation, un sentiment de la nature et de la couleur tout à fait inconnus de son temps. Nourri de ces fortes études, il débuta par des chefs-d'œuvre. Les fresques dont il décora l'église d'Ara-Cœli et celle de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, furent, dès le XVe siècle, une révélation de la grande peinture dont on vit au siècle suivant l'épanouissement complet; malheureusement, il ne nous reste rien de ces travaux qui excitèrent l'enthousiasme des contemporains. Nous possédons seulement les splendides fresques de l'église d'Orvieto, datées de 1447. Le choix tout mythologique des sujets: l'*Enlèvement de Proserpine*, *Orphée et Eurydice*, *Diane*, *Vénus*, *Hercule et les Centaures*, la *Descente d'Enée aux enfers*, fait supposer naturellement que ce monument n'était pas, à cette époque, consacré au culte. Celles qu'il peignit dans l'église des Mineurs de Montefalco portent sa signature et la date de 1452; elles sont à fond d'or, comme les peintures de Giotto et de Cimabue, et représentent les principaux traits de la vie de François d'Assise. Dix médaillons, offrant chacun le profil d'un des personnages marquants de l'ordre des Franciscains, les accompagnent; trois autres médaillons isolés nous ont conservé les traits de Dante, de Giotto et de Pétrarque. Chacun d'eux est un chef-d'œuvre. Seize panneaux décoratifs, que l'on peut voir encore dans l'église Saint-Augustin de San-Gemignano, et représentant autant d'épisodes de la vie de l'évêque d'Hippone, marquent l'apogée du talent de ce maître (1485); il peignit encore dans la même église un *Martyre de saint Sébastien*.

De 1468 à 1473, il exécuta la part immense qui lui revient dans la décoration du Campo-Santo de Pise, et qui ne comporte pas moins de vingt-sept tableaux (V. CAMPO-SANTO). Il est probable qu'il se fit aider dans cette œuvre gigantesque, la plus étonnante production du XVe siècle, et qu'on ne peut comparer qu'aux *Loges* de Raphaël ou à la chapelle Sixtine de Michel-Ange. L'illustre Florentin termina sa glorieuse carrière par la *Vie de saint Dominique*, dont on voit encore quelques panneaux dans l'ancien couvent des dominicains de Pise.

Le Louvre possède une des plus belles pages de Gozzoli, le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin*. La *Vierge aux saints* (musée de Florence), les *Prodiges de saint Hyacinthe* (Vatican) sont d'un aspect plus sévère, mais n'en donnent pas moins une haute idée de la personnalité de ce maître. Ce que l'on montre comme de lui dans les autres galeries de l'Europe n'a aucune authenticité.

GRAA ou **GRAM** (Louis DE), missionnaire et jésuite portugais du XVIIe siècle. Il se rendit en 1549 au Brésil, prit part à la fondation du grand collége de Saint-Paul, succéda à Nobrega comme provincial de son ordre, contribua à l'expulsion des Français qui voulaient s'établir dans la baie de Rio-Janeiro, et organisa des missions dans toute l'Amérique portugaise. Il s'est signalé par des actes d'une odieuse cruauté. Ayant appris un jour l'arrivée au Brésil d'un nommé Jean Bolès, homme d'une grande instruction et de tous points recommandable, il le fit arrêter parce qu'il appartenait à la religion protestante et le fit brûler à San-Salvador, en présence des missionnaires.

GRAABERG ou **GRABERG D'HEMSOE** (Jacques), écrivain suédois, né dans l'île de Gothland en 1776, mort en 1847. A l'âge de seize ans, il s'embarqua pour l'Angleterre, servit ensuite plusieurs années dans la marine anglaise, fit plusieurs voyages en Italie, en Allemagne et en Hongrie et devint successivement vice-consul à Gênes (1811) et à Tanger, puis consul à Tripoli (1823); de là, il se rendit, en 1828, à Florence, où il résida jusqu'à sa mort. Tous ses loisirs furent consacrés à l'étude de la géographie, de la statistique, de l'histoire, de la numismatique et des langues vivantes. Il a écrit, en différentes langues, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Sur les Scaldes* (1811), *Théorie de statistique* (1821), tous les deux en italien; la *Scandinavie vengée* (1822), en français, écrit dans lequel il prouve l'existence d'une civilisation réelle dans les pays du Nord à l'époque de la migration des peuples; *Géographie et statistique de l'Algérie* (1834) et *Géographie et statistique du Maroc* (1835), en allemand, etc. Graaberg était membre de plus de soixante sociétés savantes, et son cabinet de numismatique, de camées et d'autres antiquités comptait parmi les plus riches collections particulières de l'Europe.

GRAAF (Nicolas DE), voyageur hollandais, né au commencement du XVIIe siècle, mort dans un âge avancé. Il parcourut, en qualité de chirurgien de marine, les mers de l'Europe, de la Chine et de l'Inde. Il a composé, en hollandais, un récit de ses longues explorations, qui a été traduit en français sous le titre de *Voyages de Nicolas de Graaf aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie, etc.* (Amsterdam, 1719, in-12).

GRAAF (Régnier DE), médecin et physiologiste hollandais, né à Schoonhoven, près d'Utrecht, en 1641, mort à Delft en 1673. Il vint terminer ses études médicales en France, se fit recevoir docteur à Angers (1665) et, de retour dans sa patrie, pratiqua avec succès son art à Delft. Graaf a laissé des ouvrages où l'on trouve un grand nombre de faits bien observés et quelques découvertes intéressantes. Il a fait mieux connaître le sac pancréatique, a découvert les *ovules* qui portent son nom, et a établi que les vivipares, aussi bien que les ovipares, naissent d'un œuf. Il soutint, sur ces diverses questions, une vive polémique contre Swammerdam. Ses deux ouvrages capitaux ont pour titre: *Disputatio medica de natura et usu sacci pancreatici* (Leyde, 1663, in-12); *De mulierum organis generationi inservientibus tractatus novus, demonstrans homines et animalia, cætera omnia quæ vivipara dicuntur, haud minus quam ovipara, ab ovo originem ducere* (Leyde, 1672, in-8o). Ses ouvrages ont été réunis et publiés à Leyde sous le titre de: *Opera omnia* (1677, in-8o).

GRAAF (Abraham DE), géomètre hollandais contemporain de Descartes. On a de lui un *Cours de mathématiques* en hollandais (Amsterdam, 1679), remarquable pour le temps.

GRAAF-REYNET, village de l'Afrique australe, dans la colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance, sur le Zondag, à 686 kilom. N.-E. de la ville du Cap, ch.-l. d'un district de même nom; 1,000 hab. Le district de Graaf-Reynet touche à l'Hottentotie et à la Cafrerie; sa superficie est d'environ 22,000 kilom. carrés, avec une population de 15,000 hab. Elève de bestiaux.

GRAAH (Pierre-Hersleb), jurisconsulte danois, né à Copenhague en 1750, mort en 1830. Il fut successivement secrétaire de chancellerie (1774), juge provincial (1777), bailli et conseiller de justice à Bornholm (1778), assesseur du tribunal supérieur (1784), et enfin conseiller d'Etat (1802). Graah a publié, entre autres ouvrages: *Pensées d'un paysan au sujet des droits et devoirs des propriétaires et des fermiers* (1785); *Essai d'un abrégé de statistique pour les écoles* (1798); *Législation rurale du roi Christian VII* (1797-1809); *Contes historiques concernant la bravoure et la fidélité des anciens dans les guerres de terre et de mer* (1803); le *Navigateur bien instruit* (1800).

GRAAH (Guillaume-Auguste), voyageur danois, né en 1793. A vingt ans, il entra dans l'état-major de la marine et fut nommé, en 1832, membre de la direction du commerce du Groenland et des îles Féroë. M. Graah a fait, de 1828 à 1831, un voyage d'exploration sur la côte du Groenland, au sujet duquel il a publié un ouvrage à Copenhague (1832, in-4o, avec planches). Il a publié, en outre, une *Description de la carte des côtes occidentales du Groenland* (1825, in-4o).

GRAAL s. m. (gra-al — du bas latin *gradalis*, *gradalus*, sorte de vase, dont l'origine est inconnue. Diez, cependant, se demande si l'étymologie ne serait pas le latin *crater*, coupe, pour lequel on a dit *cratus*, et d'où serait provenue une forme dérivée *cratale*, *cratiale*). Vase à boire. ‖ Vieux mot.

— Hist. litt. *Saint-Graal*, Vase mystique dont il est parlé dans les romans de chevalerie.

— **Encycl.** Le *Graal* ou *Saint-Graal* est un vase qui fut célèbre au moyen âge, mais dont il est assez difficile de fixer l'usage et d'établir même l'existence. Selon les uns, ce fameux vase avait contenu l'agneau pascal que Jésus mangea avec ses douze disciples, dans la dernière cène; selon d'autres, le vin lui-même sur lequel le Sauveur prononça les paroles qui sont devenues depuis celles de la consécration du calice. Une légende, que nous racontons plus loin, ajoutait que c'était dans ce vase mystérieux que Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang qui avait coulé des plaies du Sauveur. Ce vase aurait ensuite été transporté dans la Grande-Bretagne. Toutefois, un *Saint-Graal* se trouvait aussi en Normandie, dans l'abbaye de Fécamp: c'était une fiole de cristal, renfermant quelques gouttes coagulées du précieux sang; mais celui-ci aurait été recueilli par Nicodème, qui embauma le corps de Jésus-Christ. Naturellement, le *Saint-Graal* opérait des miracles. Cette sainte relique, après avoir été vénérée en terre sainte, à Rome et dans la Grande-Bretagne, semblait à jamais perdue, lorsqu'elle fut retrouvée tout à coup, en 1102, dans le sac de la ville de Césarée. Alors, le *Graal* devint la propriété des Génois, et, pendant plusieurs siècles, il fut montré aux fidèles dans l'église cathédrale de Gênes, sous le nom de *Sacro Catino*. A l'époque des guerres et conquêtes de la Révolution, on examina le *Saint-Graal*, et l'on démontra sans difficulté qu'il n'était pas, comme on l'avait affirmé jusque-là, taillé dans une gigantesque émeraude, mais qu'il était tout simplement fait de verre, et la forme que lui donne la planche publiée à cette époque démontre d'une manière irréfutable que le *Saint-Graal* appartenait à l'antiquité païenne.

Une autre légende raconte que le vase dans lequel Jésus-Christ célébra la cène avec ses disciples la veille de sa passion avait été emporté et gardé par les anges dans le ciel, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la terre une lignée de héros dignes d'être préposés à sa garde et à son culte. Le chef de cette lignée fut un prince de race asiatique, nommé Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule, où ses descendants s'allièrent par la suite avec les descendants d'un ancien chef breton. Titurel fut celui de l'héroïque lignée à qui les autres apportèrent le *Graal* pour en fonder le culte. Le prince élu pour ce grand et mystérieux office fit bâtir, sur le modèle du temple de Salomon à Jérusalem, un magnifique temple dans lequel fut déposé le *Graal*. Il y avait dans la forme extérieure du *Graal* quelque chose de mystérieux et d'ineffable, que le regard humain ne pouvait bien saisir, ni une langue humaine décrire complétement. Du reste, pour jouir de la vue même imparfaite du saint vase, il fallait avoir été baptisé; il était absolument invisible aux païens et aux infidèles. Les biens spirituels attachés à la vue et au culte du *Graal* se résumaient tous en une certaine joie mystique, avant-coureur de celle du ciel. Les biens matériels, effets de la présence du saint vase, étaient toute nourriture terrestre et tout ce que pouvaient souhaiter ses adorateurs de rare et d'exquis. Il les maintenait dans une jeunesse éternelle et leur assurait encore bien d'autres priviléges non moins merveilleux. Il existait une milice guerrière instituée pour la garde et la défense du *Graal*.

Les membres de cette milice se nommaient les *templistes*, c'est-à-dire les chevaliers ou les gardiens du temple. Ils étaient sans relâche occupés, soit à des exercices chevaleresques, soit à combattre les infidèles. Pour être admis dans l'ordre des chevaliers du *Graal*, la première condition était de rester chaste de corps et d'esprit. Tout amour sensuel et le mariage lui-même étaient interdits. Par contre, le ciel était assuré à tout chevalier du *Graal*, et, sur la terre même, dans les combats qu'il était constamment obligé de livrer, il jouissait de priviléges surnaturels. S'il combattait le jour même où il avait vu le *Graal*, il ne pouvait être blessé; s'il combattait dans un intervalle de huit jours, à partir de celui où il s'était trouvé en présence du vase saint, il pouvait être blessé, mais non tué.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur cette chevalerie idéale, sur laquelle les chroniqueurs s'en sont donné à cœur joie. Rien n'égale les miracles de valeur qu'accomplirent les mystérieux chevaliers du saint vase. Les romans relatifs à leur histoire forment presque tout un cycle littéraire, qu'il nous reste à examiner rapidement. Ils se distinguent en deux parties: ceux qui se passent dans la Gaule, et ceux qui ont lieu dans la Grande-Bretagne. Les principaux de ces romans sont au nombre de quatre: le roman du *Graal* proprement dit, celui de *Merlin l'enchanteur*, celui de *Lancelot du Lac* et celui de *Tristan et Isolde* ou *Yseult*. Nous n'avons à nous occuper ici que du roman du *Graal* proprement dit.

Ce roman existe sous une double forme, en vers et en prose. Quoi qu'on en ait dit, le roman en vers paraît incontestablement plus ancien; mais à quelle époque remonte-t-il et quel en est l'auteur? voilà ce qu'on n'a pu découvrir. Le fragment qui existe, et qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, manuscrit unique, ne nous donne aucun renseignement là-dessus. Les manuscrits du roman en prose sont plus nombreux. C'est au XIIe siècle que Gautier Map, chapelain du roi d'Angleterre Henri II, rédigea en latin le roman du *Saint-Graal*. Son travail fut mis en français par Robert de Borron. En voici l'analyse:

Le jour où le Sauveur fut crucifié, il se trouva à Jérusalem un des guerriers et vassaux d'Hérode, du nom de Joseph d'Arimathie; il était converti à la foi chrétienne, mais sans oser le témoigner publiquement, dans la crainte d'être persécuté. Quand Joseph eut vu le divin Maître sur la croix, il se transporta chez Simon le Lépreux, auquel il acheta l'écuelle dont le Sauveur et ses douze apôtres s'étaient servis pour la Cène. Il ne s'en tint pas là; il voulut rendre à Jésus-Christ les honneurs de la sépulture. A cet effet, il alla trouver Hérode, lui demanda, pour récompense de ses services, et obtint sans difficulté le corps du crucifié. Ayant ce corps en son pouvoir, il le mit dans le sépulcre, après avoir recueilli le sang des plaies dans l'écuelle achetée par lui. Les Juifs, courroucés contre Joseph, l'enlevèrent de nuit et le conduisirent à cinq lieues de Jérusalem, dans une obscure prison. Le Sauveur, après sa résurrection, vint le visiter et lui apporta le vase dans lequel avait été recueilli le sang divin. Joseph d'Arimathie resta dans cette prison pendant quarante-deux ans, sans prendre aucune nourriture. La quarante-deuxième année de son emprisonnement, il arriva que Titus, fils de l'empereur Vespasien, devint lépreux, et fut guéri par la vertu miraculeuse d'une pièce de toile où la face de Jésus-Christ était miraculeusement empreinte. Titus fit vœu alors d'aller à Jérusalem venger la mort de Jésus-Christ sur tous ceux qui y avaient eu part. Il tint parole et fit brûler tous les meurtriers et persécuteurs du Messie. Dans cette occasion, il apprit la captivité de Joseph d'Arimathie et le fit mettre en liberté.

Le Sauveur apparut ensuite à Joseph d'Arimathie, lui commanda de se faire baptiser, et d'aller vers l'Euphrate pour prêcher la foi nouvelle. Avant de partir pour cette expédition, Joseph persuada à Titus lui-même de recevoir le baptême avec tous les siens. Joseph rassembla ensuite tous ses parents, leur donna également le baptême, puis, se mettant à leur tête, il s'achemina vers l'Euphrate. Le reste de ce livre n'est plus qu'une série de miracles opérés par le saint vase. Les anachronismes et les invraisemblances n'embarrassent nullement l'auteur. Il fait vivre Joseph d'Arimathie jusqu'à l'invasion des Saxons dans la Grande-Bretagne, et il conduit son récit jusqu'à la mort de Lancelot Ier, grand-père de Lancelot du Lac.

Dans le second livre, l'auteur raconte que l'évêque Joseph, fils de Joseph d'Arimathie, avait établi la table du *Saint-Graal* en réservant une place vide, pour figurer celle que Jésus occupa le jour de la sainte Cène. Il avait prévenu tous ceux qui venaient s'asseoir à cette table que nul ne pourrait, sans péril, occuper cette place vide, jusqu'à ce que Dieu eût suscité un chevalier de la race de Joseph d'Arimathie, qui s'appellerait *Galaad*. Ce Galaad ne se présenta qu'au temps d'Artus, roi de la Grande-Bretagne, qui institua les chevaliers de la Table-Ronde, précisément à l'instar de celle qu'avait instituée Joseph, l'évêque, avec réserve aussi d'une place vide pour le *Saint-Graal*. Mais il manquait à cette table le *Saint-Graal* même, qui était gardé à la cour du roi pêcheur, et pour la conquête duquel Lancelot du Lac, Galaad son fils, Perceval et Boort, tous chevaliers de la Table-Ronde, s'armèrent et firent de grandes prouesses. Ce sont ces exploits qui remplissent le second livre en entier. On y trouve encore les hauts faits d'Artus, de Gauvain et de son neveu, de Meliot de Logres, de Melians de Danemarck, de Perlevaulx, etc.

Nous avons supposé plus haut que l'auteur du roman en vers était inconnu, sans ignorer pourtant qu'il a été attribué à Christian de Troyes. Le provençal Guiot, qu'on suppose avoir vécu vers 1160 ou 1180, en fit le sujet d'un poëme qu'il composa dans la langue française du nord. Comme sources auxquelles il aurait puisé, il indique un manuscrit d'un Arabe qu'il nomme Flegelantis, manuscrit qu'il trouva à Tolède, et une chronique latine du pays d'Anjou. Wolfram d'Eschenbaels, le plus célèbre des minnesingers d'Allemagne, eut connaissance de l'histoire de Parcival dans l'œuvre de Guiot et en fit le sujet de son magnifique poëme, qu'il compléta, plus tard, par celui de Titurel. Il y rattacha la légende de Klingsor et celle de Lohengrin, et fit arriver le *Graal* chez le prêtre Jean, alors que d'autres poëtes prétendaient que le vase sacré était retourné au ciel. Il existe aussi une version anglaise, écrite par Henri Lomelich, sous le règne de Henri IV, qui contient l'histoire de Joseph d'Arimathie et celle de Merlin. Le roman du *Graal*, rajeuni, fut imprimé à Paris en 1516, par Jehan Petit, Galiot du Pré et Michel le Noir, en 1 vol. petit in-fol. Philippe le Noir en donna à Paris, en 1523, une réimpression qui est aussi rare que l'édition originale. Francisque Michel en a donné une excellente édition d'après le manuscrit de Paris. Au moyen âge enfin, cette histoire a fourni le sujet d'une tapisserie appartenant au roi Charles V, et qui, dans l'inventaire des richesses royales, fut désignée par ces mots: *Tappis à ymages du Saint-Graal*.